

Notes d'hiver sur impressions d'été (début novembre 1999)

Suzanne Robert

Volume 42, Number 1 (247), February 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32646ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robert, S. (2000). Notes d'hiver sur impressions d'été (début novembre 1999). *Liberté*, 42(1), 98–106.

Hors les murs

SUZANNE ROBERT

**NOTES D'HIVER SUR
IMPRESSIONS D'ÉTÉ ¹
(DÉBUT NOVEMBRE 1999)**

Je n'aime pas la campagne.
(Un poète nationaliste québécois)

En ce matin de début novembre, devant la fenêtre au petit déjeuner, les rives du lac gelées et toute la végétation, celle du marais, celle de la forêt, brillent d'un givre lumineux sous un soleil rose émergeant du brouillard, pendant qu'à la première chaîne de la radio publique la métropole diffuse son insipide émission matinale. « Faut pas s'en faire: il pleut, mais il fait dix beaux degrés! » lance une femme au ton artificiellement enjoué qui, de toute évidence, ignore le soleil et le froid de Sainte-Enclave-des-Lacs, pourtant située à une centaine de kilomètres seulement du lieu d'où elle parle. Même la température isole la métropole du reste du pays.

Pendant que le soleil monte et jaunit au-dessus des montagnes glacées de la fenêtre, une voix masculine épuisée s'élève du poste de radio, comme une plainte née des profondeurs d'une caverne; empreinte de découragement, la voix énumère sous forme litannique toutes les routes et tous les ponts congestionnés, pour finalement tenter de me convaincre d'utiliser la voie de service

1. Titre d'un récit de Fedor Dostoïevski, traduit par André Markowicz, Paris, Actes Sud, coll. « Babel », n° 161, 131 pages.

de telle autoroute en direction d'un quelconque point cardinal. Je jette un coup d'œil au chemin devant la maison; il n'y a pas âme qui vive. L'homme découragé cède aussitôt sa place à une pétillante jeune chroniqueuse manifestement persuadée de la finesse de son sens critique en matière d'arts et de spectacles; elle se pâme littéralement sur le « show » d'un groupe « très in » (*Les Cassedebains*), auquel elle a assisté la veille dans une salle montréalaise, après quoi elle fait entendre un extrait de l'œuvre de ce groupe rock-rap-hip-hop-techno-alternatif-acoustique dont nous allons tous apprécier l'exceptionnel talent. L'audition enfin terminée, vient l'heure des informations.

D'abord, déguisées en « bulletin régional », des nouvelles exclusivement métropolitaines, ou plutôt une seule nouvelle, mais avec force détails: dans un quartier de la ville, les citoyens ont hué le maire Bourque — à quel extrême auraient-ils été portés s'il s'était agi de notre incomparable Barbarin! Puis les nouvelles mondiales: au Pérou, dans un village des Andes, un enfant chargé de préparer du lait pour tous les élèves de son école a confondu le contenant de lait en poudre avec celui, non étiqueté, d'un concentré d'insecticide chimique, ce qui a provoqué le décès de plus d'une vingtaine d'enfants. Retour à l'émission matinale en cours où l'ineffable animateur — dont Michèle Fortin, l'imposante et très distinguée vice-présidente de la télévision française de Radio-Canada, avait commenté ainsi la nomination: « Les gens vont l'aimer parce qu'y é mémère! » — nous entretient d'un sujet crucial: l'Halloween. Il nous expose sa théorie selon laquelle cette fête gagne en popularité parce qu'elle ne comporte pas de valeur sentimentale et nostalgique comme Noël. « L'évolution, ça existe, Dieu merci! » de conclure la mémère.

Suivent immédiatement après cette perspicace constatation trois chroniques éblouissantes. Celle, d'abord, du chroniqueur sportif, aux emportement naïfs et

bruyants, qui se réjouit d'avoir découvert que la future épouse du coureur automobile Jacques Villeneuve ressemble au chanteur Boy George ; puis la chronique d'une certaine Marie-Hélène, à la voix rauque et déplaisante, qui nous donne des conseils sur les *must* de la conformité à la mode : il faut absolument, dit-elle avec conviction, se procurer chez Ogilvy's une poupée vaudou à 70 \$ pièce, des lacets en chaînettes de peau d'original tué à l'arc² pour 85 \$ la paire chez Holt Renfrew et, chez Balmoral Boutique, un joli flacon de parfum-crème après bain aux herbes de la pampa argentine pour la modique somme de 200 \$; enfin, l'excitante chronique de notre Josée Blanchette nationale, experte en tout, branchée sur le siècle, d'un naturel si hypnotisant. Du tréfonds de mon poste de radio, devant le froid ciel mauve et doré de la fenêtre, monte sa nasillarde voix enfantine qui traîne sur les voyelles en une moue niaise : « La boxe à la télé, lance-t-elle d'entrée de jeu, a la cote dans tous les fauteuils Roche-Bobois d'Outremont... »

Pourquoi s'astreindre une fois la semaine à écouter l'émission radio-canadienne montréalaise matinale ? Sans doute pour prendre le pouls du monde — « Prenez des nouvelles de votre monde », dit la pub du téléjournal à Radio-Canada —, ce monde dont nous, ici, sommes exclus, ce monde qui est l'apanage de la métropole ; sans doute aussi pour mesurer la profondeur de la civilisation que répand sur nos campagnes la grande ville détentrice

2. Méthode de chasse que préconise Louis-Gilles Francœur, chroniqueur du *Devoir*, en l'opposant aux horribles méthodes traditionnelles avec fusil et carabine, ces dernières n'étant d'usage que chez les « rambos » de la chasse, affirme-t-il. M'est avis que tout chasseur est, par définition, un « rambo » ; cet avis me classe immédiatement dans la catégorie des écologistes urbains, si j'ai bien compris la définition implicite de M. Francœur. Le club des très distingués chasseurs à l'arc de Sainte-Enclave, tous gentilshommes, annonçait récemment dans l'*Élévation* 460 l'ouverture de la saison par cette formule : « Viens chercher ton gros buck avant l'an 2000. »

de la culture. Seule au monde, la majestueuse métropole, avec sa méprisante superbe et son ignorance volontaire, nie la pertinence et l'existence du reste du territoire québécois et l'efface de la surface du globe. Pour l'effacer, elle l'assimile ; pour l'assimiler, elle l'occupe grâce à des modes de colonisation plus ou moins obscurs. Par les journaux, les ondes et la publicité, la « culture » intramuros se déverse hors ses murs d'origine et inonde de progrès multiples notre barbarie. En cela, dans ses ouvrages d'anéantissement, la métropole participe à une tendance mondiale ; désormais, nos sociétés ne s'élaborent plus qu'en conglomerats urbains, lesquels ne se tournent vers le reste du territoire que dans le but d'y trouver des matières premières ou un parc d'amusement dans une nature malléable à souhait, si bien qu'on en arrive à se demander qui, des campagnes ou des villes, cultivent l'art de vivre repliées sur elles-mêmes.

Au début du XIX^e siècle, l'Europe contrôlait trente-cinq pour cent des surfaces émergées de la planète ; au début du XX^e siècle, cette proportion avait atteint quatre-vingt-quatre pour cent. De quoi inspirer à Fedor Dostoïevski ses *Notes d'hiver sur impressions d'été* dans lesquelles il raconte à ses amis russes, en plein cœur de la saison froide, le voyage qu'il a fait en Europe l'été précédent, en 1862. Il a vu Berlin, Cologne, Paris, Londres, Genève, Gênes, Florence, Rome, etc., le tout en deux mois et demi, période au cours de laquelle l'Occident a tenté de le convaincre que sa splendeur, sa culture et son modernisme dépassaient largement tout ce que contenait la piètre et servile Russie. Mais c'était sans compter sur la lucidité ironique de l'écrivain russe. L'arrogante Europe et sa mission civilisatrice passeront par le filtre satirique de son récit pour en ressortir non seulement amoindries mais, qui plus est, ridicules.

[...] j'ai particulièrement pensé à toutes nos choses nationales que je quittais pour l'Europe, et je me souviens que

certaines de mes réflexions étaient justement de ce genre-là. Précisément, je méditais sur ce thème : comment l'Europe nous a-t-elle influencés à différentes époques, et comment elle entrainait de force chez nous pour se faire inviter avec sa civilisation, et combien de nous se sont civilisés³ ?

Ce récit critique et acerbe de l'esprit colonisateur et centralisateur de l'Europe du XIX^e siècle s'appliquerait aisément à la situation interne du Québec d'aujourd'hui.

L'établissement d'un pays s'appuie d'abord et avant tout sur *l'occupation d'un territoire*, principe que la Serbie, par exemple, a appris à ses dépens ; en n'occupant que très faiblement le Kosovo qui lui appartenait, elle n'a pas contrôlé l'arrivée de paysans albanais qui s'y sont installés et l'ont développé en l'adoptant comme leur patrie. Au Québec, les instances politiques et culturelles définissent le pays par ses deux pôles urbains, c'est-à-dire Montréal et Québec, et par quelques rares satellites tout à fait secondaires (Trois-Rivières ? Sherbrooke ?) qui ne font pas le poids dans la définition implicite de l'État québécois et de sa démocratie. Pourtant, le « Québec profond » constitue quatre-vingt-quinze pour cent du territoire du pays. Or, sans que les gens de la capitale et de la métropole s'insurgent ou, du moins, le déplorent, le potentiel intellectuel, naturel⁴ et économique des milieux non urbains s'appauvrit. Intra-muros, le silence de la campagne n'inquiète nullement et ce silence ne provoque en retour que du silence encore. Hors les murs, certains groupes commencent heureusement à réagir, tel le mouvement « Sauver les campagnes » qui a pris naissance en

3. *Op. cit.*, p. 32.

4. Certes, le poète-chansonnier Richard Desjardins a attiré l'attention du public métropolitain sur la servilité du gouvernement québécois face aux grandes compagnies forestières ; mais personne n'a encore dénoncé les pratiques des campagnards et des citadins eux-mêmes contre la nature québécoise.

1999 à Saint-Germain-de-Kamouraska et qui réunit de multiples organismes, pour la plupart locaux (Regroupement régional pour la sauvegarde de l'environnement, Santé publique du Grand-Portage, Coalition québécoise pour une gestion responsable de l'eau, etc.). Mais les réactions de ce type restent marginales et passent habituellement, sinon toujours, par des organismes sans but lucratif ou des regroupements communautaires sans ressources véritables. Les instances gouvernementales n'ont pas su créer des structures représentatives donnant voix, moyens et pouvoirs aux citoyens « rustiques »; elles se sont contentées de « surquadriller » la province de façon aléatoire pour régner sur les parcelles superposées du damier. Le territoire québécois se divise, entre autres, en régions administratives (Laurentides, Lanaudière, Bas-Saint-Laurent, Gaspésie, etc.), en circonscriptions électorales fédérales et provinciales non identiques et, depuis la promulgation des lois sur l'aménagement du territoire au cours des années 1980, le Québec comporte de nombreuses municipalités régionales de comtés (MRC), gérant surtout les schémas d'aménagement, mais également l'évaluation foncière, les cours municipales, etc. La profusion des structures qui couvrent le Québec⁵ ne garantit en rien la connaissance des problèmes des milieux concernés, l'apport de solutions appropriées, respectueuses du contexte social et naturel, et l'instauration d'un essor qui touchera toute la population. La capitale n'a jamais réussi à découper son royaume en secteurs reflétant la réalité.

Le colonisateur *culturel* québécois déverse ses chefs-d'œuvre radio-canadiens dans ses propriétés rurales. Le colonisateur *politique* québécois y encourage les mégadéveloppements: méga-porcheries, méga-sites-d'enfouis-

5. Voir à ce sujet « L'organisation des territoires au Québec », de Marc-Urbain Proulx. *L'Action nationale*, Vol. LXXXVIII, n° 2 et n° 3, février et mars 1998.

sement, méga-sites-touristiques (Intrawest au Mont-Tremblant), etc. Le colonisateur *sportif* québécois y apporte ses moteurs et ses bruits. Et tout ce beau monde ne songe pas un seul instant à observer la colonie, à écouter l'analyse qu'elle fait de sa propre situation en fonction de ses propres critères d'analyse, ou même à y susciter, en cas de mutisme fonctionnel, les conditions d'émergence de voix extra-muros. « Depuis 1608, Québec, État centralisateur et mercantiliste par excellence (relents persistants et anachroniques de l'antique colonisation française), administre ses territoires comme de vulgaires colonies », écrit l'historien Russel Bouchard en réaction à une série d'articles parue l'été 1999 dans *Le Devoir*, où des penseurs québécois (Charles Taylor, Marc Chevrier, etc.) ont livré leurs réflexions sur le thème de la nation québécoise, ses défis, ses urgences, ses exigences. Bouchard s'insurge contre la réduction, par ces penseurs et intellectuels de renom, du débat sociopolitique du Québec à la « simple redéfinition des composantes ethno-culturelles de la "nation" québécoise⁶ ». Il ajoute :

Pour la métropole moribonde, pour la capitale ultracentralisatrice depuis toujours, et pour les penseurs nationalistes qui persistent à vouloir séduire le nouveau Montréal pluriethnique, cela est juste et bon ; mais pour les populations régionales laissées pour compte qui constituent pourtant la moitié de la population « nationale », pour tous ces « provinciaux » qui occupent la très grande majorité du territoire et qui forment le noyau dur de la « natio », qu'en est-il réellement⁷ ?

Les régions n'ont pas de problème d'identité nationale. Elles ont un problème de survie ; elles ont un problème de détérioration de leurs milieux environnemental, démo-

6. *Le Devoir*, 27 septembre 1999, p. A7.

7. *Idem*.

graphique, économique ; elles ont un problème de « fuite des cerveaux ». Aucun de ces points de déperdition vitale n'a reçu la moindre attention gouvernementale, ni celle des gouvernements fédéralistes ni celle du gouvernement indépendantiste, ce qui amène Russel Bouchard à poser la question : « Dites-moi : est-il possible de faire un pays viable avec une métropole en décadence, une capitale omnipotente et un arrière-pays qu'elles ne reconnaissent pas⁸ ? » Les vrais responsables de l'asservissement des régions, ce sont leurs vrais maîtres. De façons inégales quant au nombre et aux pouvoirs réels, ces maîtres se partagent en deux groupes distincts : les dirigeants de la politique provinciale, celle-ci étant axée sur le rendement financier dans le cadre de la mondialisation, et les leaders régionaux, dont beaucoup s'engouffrent, par paresse, manque d'imagination ou manque de moyens, dans les couloirs tracés par l'économie urbaine. Ceux qui, parmi les leaders régionaux, tentent de mettre sur pied des solutions originales ou de contrer l'influence néfaste des profiteurs (provenant de la communauté même ou de l'extérieur) ne reçoivent aucun support, ni moral ni concret, des instances supérieures, quand ces dernières n'encouragent pas tout simplement les contrevenants à outrepasser les lois qu'elles ont elles-mêmes édictées.

En octobre dernier, l'écrivain Victor-Lévy Beaulieu prononçait une allocution sur le développement régional lors d'un colloque universitaire à Trois-Pistoles. Il proposait, entre autres, la tenue d'états généraux sur la culture, la vie sociale et l'économie dans chaque région du Québec. Selon lui, les régions ont longtemps manqué de leaders capables de soutenir une vision globalisante éclairée sur l'occupation du territoire, son développement culturel, social et économique. Par exemple, rien n'a été fait par les régions pour enrayer le problème de la

8. *Idem.*

dépopulation, pour restreindre l'exode vers les villes ou pour le rapatriement de ceux et celles qui y ont émigré. Rien n'a été fait non plus par les leaders locaux pour créer des leviers culturels et économiques dans le cadre d'une pensée sociale affirmée visant à développer la culture de chaque coin de pays, à sortir du cercle vicieux de la survivance et à conserver les richesses naturelles du milieu. La pensée sociale qui nourrit nos leaders des communautés régionales s'inspirerait-elle directement des « grandes » réalisations du gouvernement indépendantiste actuel ? « Le PQ, déclarait Victor-Lévy Beaulieu à *La Presse* le 10 octobre dernier, n'a jamais été capable de mettre un vrai projet culturel sur la table [...]. Son plus grand succès, c'est le casino et les loteries. »

Notre seul parti politique indépendantiste — est-il encore indépendantiste ? — au Québec, justement parce qu'il est le seul — du moins pour l'heure, à moins que le RAP, nouveau regroupement indépendantiste de gauche, ne consolide ses propres effectifs —, a l'obligation morale de définir la nation à partir du *réel* québécois, puis de s'en tenir à cette définition dans l'élaboration de sa pensée politique et sociale. Malheureusement, jusqu'à ce jour, il en est de la « nation québécoise » comme de la « fraternité » proclamée par la France révolutionnaire : « L'Occident parle de la fraternité comme de la grande force qui meut les hommes, et il n'a pas l'idée que la fraternité est introuvable si elle n'existe pas dans la réalité », écrivait Fedor Dostoïevski dans ses *Notes d'hiver sur impressions d'été*⁹.

La Narratrice